

Cette scène douloureuse s'était passée près des chûtes de la *Grand'Mère*;—Dieu seul peut consoler les cœurs qu'il plonge ainsi dans des abîmes de douleur.

Loin de nous est également mort un homme qui avait su entourer son nom d'une gloire distinguée pendant l'expédition de Crimée. Sir William Eyre, que nous avons connu, comme commandant général des forces en Canada, est décédé le 8 septembre, à Billion Hall, comté de Warwick, à l'âge de 53 ans. Sir William avait été décoré par la Reine et par les Cours de France, de Turquie et de Sardaigne, des plus honorables distinctions. Il était Commandeur de l'Ordre du Bain, et de l'Ordre impérial de la Légion d'Honneur de France; il était également décoré des médailles Turques et Sardes. Les travaux et les fatigues de 27 ans de services militaires, avaient de bonne heure usé sa vie. Son nom est glorieusement lié aux expéditions anglaises du sud de l'Afrique; et sa bravoure s'associa aux triomphes de l'Alma et d'Inkerman. Lorsqu'il nous quitta, il savait bien lui-même, qu'il allait toucher, pour mourir, le sol de son pays; et ce pressentiment que tout le monde partageait, avait augmenté pour ses amis la tristesse des adieux. Sir William laisse derrière lui le souvenir d'un militaire plein de bravoure et de loyauté.

Nous recevons de l'un de nos abonnés, ancien condisciple du Rév. Messire Enéas McDonald, dont nous pleurons la perte, la lettre suivante que nous nous empressons de reproduire.

A MESSIEURS LES EDITEURS DE "L'ECHO."

MESSIEURS,

Si vous ne jugez pas cette lettre tout-à-fait indigne de trouver place dans votre estimable Revue, je laisse à votre discrétion la liberté d'en faire ce que vous jugerez à propos; j'aurais désiré que quelqu'un plus habile et mieux renseigné que je le suis, se fût chargé de faire ressortir avec plus d'avantages les brillantes qualités et d'esprit et de cœur du vénérable ami dont la mort vient de me séparer.

A.

Il y a dans le monde, des hommes de mérite et de vertu, qui lui vivent inconnus, semblables à ces astres brillants, dont les espaces nous voilent l'éclat, et dont la lumière ne brille que pour les hommes de talent, qui savent la découvrir; tel a été le Rév. Messire Enéas McDonald.

Monsieur McDonald est né en Ecosse. Il connut bien jeune le malheur; à six ou sept ans il abandonnait les doux champs de la Patrie, pour prendre le chemin de l'exil. Tout jeune qu'il était, il en emporta avec lui un souvenir ineffaçable, et à l'âge de plus de quatre-vingts ans il disait: "qu'il avait présents à la mémoire tous les lieux qu'il avait parcourus dans son enfance, et que si jamais il retournait aux champs qui l'avaient vu naître, il reconnaîtrait, jusqu'aux plus petits sentiers à travers la plaine ou la montagne, s'ils existaient encore."

Sa famille, avec plusieurs autres familles écossaises qui émigrèrent à cette époque, vint s'établir à l'entrée du Haut-Canada.

Là, comme Andromaque qui sur la terre étrangère avait retrouvé son Ilium, son Simois et le tombeau d'Hector, ces martyrs de la fidélité à leurs croyances religieuses, fondèrent une petite colonie, et donnèrent au comté qu'ils peuplèrent, le nom de *Glengary* en souvenir de la Patrie.

Après avoir fréquenté quelque temps les petites écoles, M. McDonald entra au collège de Montréal au mois d'Octobre de l'année 1798; il était alors âgé d'environ vingt ans. Doué d'un esprit fin, délicat et pénétrant, et plein d'application, il se distingua entre tous ses condisciples par ses succès dans la connaissance des langues et par ses progrès dans la vertu.

Doux, simple, affable, pieux et modeste, il se fit aimer de ses camarades et il en fut le modèle. L'honorable Juge Sullivan, son compagnon de classe, aussi ardent que son ami était calme et paisible, se plaisait à raconter que plus d'une fois il avait mis sa patience à l'épreuve, sans pouvoir jamais la trouver en défaut; il s'était fait une haute idée de la vertu de son ami, et il avouait qu'il croyait pouvoir assurer sans crainte de se tromper, que ce saint jeune homme n'avait jamais perdu son innocence baptismale; aussi a-t-il conservé sous les rides de la vieillesse cette candeur, cette fraîcheur, cette simplicité de cœur qui sont l'apanage des cœurs qui n'ont point été bouleversés par les passions.

Son cours d'étude terminé, M. McDonald dirigea ses pas vers l'autel et soupira après l'entrée des tabernacles du Seigneur, comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines.

Cette vie paisible du sacerdoce souriait à ses goûts de simplicité, à son amour de l'étude, du silence et de la retraite.

Le 29 septembre 1806, il prit la soutane avec plusieurs de ses condisciples; ce jour même on bénissait le Collège de Montréal.

À l'ouverture des classes, il y entra comme professeur, pour s'y consacrer, près de quarante années, à l'enseignement des classes les plus humbles. Il aimait cet enseignement; il aimait surtout les enfants qu'il instruisait; il les gardait auprès de lui le plus longtemps qu'il pouvait; le temps des classes ne lui paraissant pas assez long, il les retenait pendant le temps des études. C'est avec grande peine, dit l'un de ses confrères, que l'on pouvait les lui arracher même pour les confesser.

Tous ceux qui ont passé sous sa direction, se rappellent la patience avec laquelle il initiait aux éléments des langues cette jeunesse turbulente; avec quelle lucidité, avec quelle finesse d'esprit et de tact, il applanissait les plus grandes difficultés; il avait d'ingénieux secrets pour faciliter aux enfants l'acquisition de la science; et ses élèves se ressouviendront toute leur vie, de la *fameuse généalogie du verbe actif et passif* dont il leur racontait la naissance et le développement, dont il leur faisait connaître le père, le grand-père et toute la parenté avec tant de charmes et d'originalité. Il a conservé jusque dans son extrême vieillesse cet amour de l'enseignement. Quand il eut quitté le Collège de Montréal pour se reposer dans sa famille, n'ayant plus ses élèves et ne pouvant vivre sans instruire, il se prit à faire l'éducation de ses nièces; il fut enchanté de leur application, et se félicita jusqu'à ses derniers jours de leurs progrès toujours croissants.

Il trouvait des charmes indicibles dans l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité; mais entre tous les classiques, celui qu'il chérissait plus particulièrement était le *bon Lafontaine*. Il savait par cœur presque toutes ses fables; sans doute, qu'il avait retrouvé, dans la bonhomie, la finesse d'esprit et la simplicité du Fabuliste français, son propre portrait.

Il était grand amateur de recherches sur l'origine des mots et sur les rapports qui peuvent exister entre les diverses langues, tant anciennes que modernes;